

Bulletin météorologique.

Washington, 13 juin — Indications pour la Louisiane — Temps à partie couvert ; vent du sud.

LEVENEMENT DU JOUR.

Il s'est passé, hier, un événement qui marquera dans les fastes de la guerre actuelle. Nous allons parler du départ de l'expédition qui va droit à Cuba pour y faire une descente et commencer l'invasion. Elle est considérable, cette expédition. Elle se compose d'un peu plus de 5,000 hommes — 773 officiers et 4,500 soldats de toutes armes. 2 transports ont été mis en réquisition à cet effet. Le convoi est sous les ordres du Capt Taylor, commandant de "l'Indiana" qui, pour la circonstance, porte le pavillon amiral.

Jusqu'ici, la flotte seule avait réellement active et les attaques n'avaient eu lieu que sur les fortifications et les plages de Cuba. Pendant ce temps-là, l'armée de terre se préparait. Aujourd'hui, non seulement elle est prête ; mais elle est en chemin, et avant quarante-huit heures, peut-être, nous aurons de ses nouvelles.

Anniversaire de la Semaine Sanglante.

Cette année, comme à l'ordinaire, les groupes socialistes ont été rendus au Père-Lachaise, pour célébrer l'anniversaire des journées de mai 1871. Les lettres de convocation adressées par le comité d'initiative, invitaient les citoyens à "venir rendre hommage à 35,000 victimes des Versaillais, massacrées devant le mur..."

Il n'y eut, en réalité, que quatre fossés creusés de ce mur. On pouvait avoir chacun une longueur de vingt mètres. Personne ne croira jamais que trente-cinq mille hommes ait pu y être enterrés.

Comme les années précédentes, quelques personnes s'étaient rendues au "mur" dès le matin, pour y déposer quelques fleurs, ou manifester. C'est le cortège des vrais parents des morts, ceux qui ne veulent pas mêler leurs souvenirs à aucune forme d'agitation politique.

Vers une heure, les groupes ont commencé à se présenter devant l'entrée du Père-Lachaise. Les premiers arrivés se sont installés dans la salle excellent, pour les entretenir dans de bonnes dispositions, plusieurs d'entre eux incitaient à lutter contre la "réaction cléricale" et contre le ministère Méline, "la cause du pain cher".

A PORT TAMPA.

Port Tampa, Floride, 13 juin — Le cotre Juanier McLean est arrivé ce matin de la baie de Key West, pour faire de l'eau.

Le général Miles est arrivé de Tampa pour observer l'activité dans la baie.

LES OPERATIONS

DE LA

Flotte Américaine.

Raconté par un grand journal de Paris.

A titre de curiosité, nous publions les lignes suivantes : Plusieurs journaux du soir ont fait circuler des nouvelles sensationnelles ; sur la foi d'une agence, ils ont publié, avec des titres en énormes caractères, une dépêche annonçant que la flotte américaine était anéantie, que l'amiral Sampson avait trouvé la mort devant Santiago. Il est vrai que, peu après, d'autres télégrammes annonçaient qu'à son tour l'escadre espagnole était détruite ; il n'a manqué à la collection qu'une dépêche rapportant qu'un combat terrible avait eu lieu dans les eaux de Cuba, que tous les navires engagés avaient sombré, que aucun des combattants ne survivait, on n'aurait jamais le récit de cette mémorable tuerie.

En vérité, il ne s'est rien passé, et, ce matin encore, les nouvelles manquaient de précision. On annonce aujourd'hui que le croiseur auxiliaire le "Harward", arrivé hier à Kingston, a télégraphié à Washington que le commodore Schley bloquait Santiago avec douze navires et que l'amiral Cervera était dans ce port ; mais des avis des Etats-Unis disent qu'on reste très perplexé dans l'entourage du Président et qu'on croit toujours à l'exactitude d'une information antérieure disant que l'amiral Cervera a repris la mer un ou deux jours avant l'arrivée du commodore Schley devant Santiago. Or, le commodore se trouvait mardi soir à Cienfuegos ; ainsi que nous le disions hier, trompé par de fausses indications, il a cru quelque temps que l'escadre espagnole était dans ce port ; puis, avisé de son erreur par les dissidents, il s'était efforcé de se mettre en route à destination de Santiago. Mais il avait 120 lieues environ à franchir et le vent soufflait avec violence du Sud-Est ; ce n'est donc que jeudi qu'il a pu se présenter devant la baie.

On en conclura que l'amiral Cervera a eu toute liberté de mouvement pendant une semaine entière et qu'il a pu reprendre le large jusqu'à mercredi soir sans être inquiété. Il était en communication télégraphique avec la Havane, et de la sorte il a pu suivre sur la carte les deux escadres américaines ; il a su d'abord qu'elles étaient à Key-West le 19, que le commodore Schley avait appareillé ce jour-là, que le lendemain l'amiral Sampson prenait la mer à son tour, que lundi cet officier général se trouvait devant la Havane, que le même jour le commodore Schley croisait devant Cienfuegos, enfin que mardi soir les deux forces ennemies faisaient route à l'Est, la première par le nord de Cuba, la seconde en suivant le littoral du Sud de l'île, se dirigeant selon toutes probabilités sur Santiago.

Il devait donc être suffisamment renseigné pour arrêter sa détermination. Et si l'on admet qu'il se soit décidé à sortir de Santiago, rien d'étonnant si l'on n'a aucun indice de la direction qu'il a prise. Au surplus, le service des recherches est très mal fait par les Américains ; jusqu'à présent, ils n'ont pu ou su tirer aucun parti de leurs croiseurs rapides ; ils en ont affecté quelques-uns au service des reconnaissances ; mais la plupart des navires croiseurs de guerre ont été immobilisés, les uns à Hampton Roads, les autres au blocus de Cuba. Si ces navires avaient été librement utilisés, il est possible qu'ils eussent trouvé l'escadre espagnole dans la mer des Antilles ; de toute façon ils eussent fait le métier qui leur convient.

Vous savez bien... vous qui avez surpris tant de choses... que je ne renoncerais jamais à ce titre de mère qui me restera comme une tâche impossible à laver... mais qui me garantit, pour ceux dont je vous ordonne d'oublier le nom, un avenir de sécurité entière... Eh bien, nous sommes deux dans cette œuvre de folie et de dévouement... Je vous l'ai dit, Marcelle, en tombant à vos genoux... en embrassant cette chère petite main amaigrie qui cherche en vain à se dérober... nous l'adoptons, cet enfant... nous le légitimerons. Il deviendra ainsi le nôtre... tout ce que vous exigerez... je l'accepte... d'avance... avec joie... Mais ne fuyez plus... ne me désespérez plus. Il ajouta sourdement : — Depuis un mois... je suis si malheureux... Ah ! vous auriez eu de la pitié si vous aviez pu voir ma peine... profonde... mortelle. Pour la première fois elle osa lever les yeux et regarder. — Pauvre cher... comme il était changé, lui aussi... comme ces semaines d'angoisses avaient pesé leur griffe implacable sur ce visage altéré, qu'éclairaient des yeux de feu... Et comme dans ces yeux enflammés il y avait d'amour passionné... Comme ce serait bon d'être serrée... oh ! serrée à en mourir

L'ACTUALITE.



CAPITAINE HENRY C. TAYLOR. Le capitaine Taylor, commandant du navire de guerre Indiana, est né dans le district de Colombie et a gradué à Annapolis en 1863. Il fut fait lieutenant-commandant en 1868 et fit cette année-là une importante croisière sur la frégate Sabine.

Et ici il faut mettre en relief la faute initiale commise par le gouvernement de Washington lorsqu'il a décrété le blocus de la côte cubaine ; d'une part, il a imposé à la marine une tâche qu'elle ne pouvait remplir que difficilement ; d'autre part, il n'a pas su prévoir les soucis que devait lui causer l'escadre du Cap Vert. Dans les premiers temps, tout allait pour le mieux : les Espagnols ne bronchaient pas ; mais, quand vint la renverse, il fallut bien faire tête de tous les côtés ; bloquer la côte dans deux directions et sur une étendue considérable et courir après l'escadre introuvable. Il eût été raisonnable de modérer ses appétits dès les premiers jours, de se contenter de bloquer la Havane et Matanzas et d'abandonner la côte Sud à elle-même. De cette façon, les croiseurs détachés devant Cienfuegos eussent été disponibles, et comme ils sont commandés par des officiers expérimentés, comme leurs équipages sont dressés de longue date, ils eussent pu rendre des services dont sont incapables les hôtes improvisés et armés à la hâte.

LES ETUDIANTES ALLEMANDES.

L'Université de Berlin est de nouveau en émoi à cause des étudiantes. On se rappelle que les professeurs avaient exclu de leurs cours le public féminin. Mais on les a tant et si bien suppliés de laisser les dames profiter de leurs séances, qu'ils se sont, en partie du moins, laissés attendrir. Et les étudiantes ont reparu. Les premières qui se sont montrées étaient d'un certain âge, possédaient un certain savoir et paraissaient travailler sérieusement. Mais peu à peu, sont arrivées les Gretchen de quinze ans, avec des tresses pendantes ; beaucoup étaient chapelonnées par leurs mères qui apportaient leur ouvrage et faisaient du tricot pendant la leçon. Les étudiantes mâles, à cet aspect, se sont indignés ; ils ont établi que les salles de conférences ne pouvaient ressembler à un ouvroir ou à une salle de couture quelconque ; ils ont déclaré, d'autre part, que la plupart de ces mères qui amenaient leurs filles aux cours, ne songeaient point du tout à orner leur esprit, mais à leur trouver des époux ; que la science n'était qu'un prétexte pour elles ; que leur véritable dessein était d'exhiber leur pro-

— Elle a dit... — Oui, ma bien-aimée, c'est elle... Car elle m'aime aussi, vous le savez ; elle m'aime de toute la tendresse de son cœur, ma bonne vieille grand-mère... — Oh ! oui, je le sais... — Et quand elle m'a vu si malheureux... si désespéré... Il avait, en parlant de ces choses d'avenir, de ces choses qui, pourtant, lui semblaient déjà si lointaines, — il avait les yeux humides... Et prise alors d'une grande pitié d'amour, Marcelle l'interrompit avec un irrésistible élan de tendresse. A leur tour, les petites mains blanches serrèrent les mains fiévreuses qui venaient de les couvrir. Et les lèvres pâles s'entr'ouvrirent pour murmurer : — Pauvre cher, je vous ai donc bien fait souffrir ! Mais comme, au même moment, il y avait dans les yeux noirs de Marcelle une douceur de caresse, oh ! si délicieuse !... il ne put que répondre, dans la joie de son âme extasiée : — Marcelle adorée, je ne sais plus, je ne me souviens plus, mais je suis bien heureux ! bien heureux ! Et, en baissant instinctivement la voix : — Allons-nous-en à Lanceroy. Mais, à ce moment, le petit Lulu, auquel ils ne songeaient guère, ennuyé sans doute de voir

qu'on ne s'occupait plus de lui, s'arrêta de jouer pour crier de sa plus belle voix de bébé : — Mémé ! mémé ! Et comme si ce mot, ce seul mot rappelait à Marcelle les obstacles qui se dressaient, — qui se dresseraient toujours, — entre le bonheur du rêve et la réalité de la vie... de cette vie implacable qu'elle s'était faite elle-même... Ah ! si imprudemment... si follement !... Elle s'écria, comme réveillée : — Moi !... à Lanceroy !... Devant votre grand-mère !... — Elle vous tend les bras, Marcelle... — Même accompagnée de cet enfant !... de mon enfant !... — Oui, même avec cet enfant qui sera le nôtre... Et maintenant il lui expliquait : — Je ne lui ai pas tout dit... Non, c'était votre secret et je le respectais toujours... mais je lui ai juré que vous étiez pure comme la pureté... — Je lui ai juré que cet abominable mensonge de maternité était un sublime sacrifice de dévouement et d'amour... — Elle a bien vu, allez, que je lui disais la vérité... et c'est elle alors qui m'a dit ma conduite. Non... Marcelle ne songait plus à résister. Elle céda... elle était vaincue... car, avec un éclair de

SOUVENIRS.

La Jeunesse de Wm Ewart Gladstone.

Les petits côtés du grand homme. — Son père, John Gladstone, était un grand armateur du port de Liverpool. Grâce à une heureuse aubaine servie par un labeur opiniâtre, il réalisa une grande fortune par le trafic de ses vaisseaux avec les Indes et l'Amérique. — Enfant prodige. William fut un enfant précoce. Dès l'âge de neuf ans, son père, doué d'ailleurs d'une vive intelligence et possédant une réelle culture, aimait à le faire discuter les problèmes les plus élevés de la politique. Il émerveillait les hôtes du salon paternel par sa logique juvénile et son ardeur à soutenir par des arguments sérieux des opinions arrêtées. — C'est au cours de ces débats intimes qu'il conçut les sympathies de Canning, qui devait être plus tard son parrain politique. — De même, à Eton et à Oxford, où il fit de solides études, qui lui permirent de se montrer toute sa vie un "scholar" accompli, il se distingua entre tous ses jeunes camarades, dont quelques-uns, cependant, devaient fournir une brillante carrière. — C'est en 1831 qu'il quitta Oxford. Il y avait montré les premières des qualités et des talents qui devaient assurer sa réputation universelle : pieux et autoritaire, éloquent et combatif. — Si grande était sa réputation universitaire que lord Lincoln, duc de Newcastle, qui avait dans sa poche le bourg pourri de Newark, le fit entrer à la Chambre des communes comme un défenseur né de la bonne cause. En effet, à Oxford, il avait combattu

avec une fougue extraordinaire la réforme électorale que lord Grey venait de faire triompher. — Et, il pénétrait, à vingt-deux ans, au palais de Westminster comme un prophète. C'est grâce à son toryisme impétueux et intrusif qu'il entra au Parlement. Quelques années après, il devait étonner le monde par son radicalisme non moins farouche et convaincu. — Contradiction perpétuelle. Une contradiction politique perpétuelle, tel est, d'ailleurs, le bilan de la vie de Gladstone. Cette versatilité l'a fait mal juger à travers le monde. Peut-être s'est-on montré à son égard trop sévère, comme d'autres se sont montrés trop enthousiastes pour ses talents. — Entre le génie transcendant, le saint arçolé que les uns veulent voir, remarque Mme Marie Dronard, une de ses biographes les plus passionnées, et l'opportuniste ambitieux, égoïste et sans scrupules, le habileur irrésistible et le pharisien hypocrite des autres, il y a place pour une figure exceptionnelle sans doute, mais dans laquelle le mélange humain de bien et de mal se trouve plus accentué. — En effet, la stupéfiante popularité de M. Gladstone, égale certainement à celle des hommes les plus éminents des temps modernes, tient beaucoup plus au bruit de sa parole qu'à la grandeur de ses actions. D'autre part, il paraît établi que son évolution libérale est due uniquement à sa rivalité avec Disraeli. — Quand on loue outre mesure les cris d'humanité qu'il poussa en faveur des Bulgares, on oublie trop qu'il adopta cette attitude par cléricalisme et surtout comme thème d'opposition personnelle à lord Beaconsfield. Sa haine du Turc est inspirée par la haine qu'il voua à celui qui lui disputa victorieusement la succession de lord Derby. — Son adversaire se vengea, accablant à son nom un jugement peut-être brutal, mais justifié. Gladstone, dit un jour Benj. Disraeli, « c'est la médiocrité dissimulée ».

Le bûcheron de Hawarden. Il aimait à se donner en spectacle. Dans le vaste parc de Hawarden, le public était admis, certains jours, à contempler l'illustre octogénaire abattant, une lourde hache à la main, les plus gros arbres de ses forêts. — De même, le dimanche, des trains spéciaux étaient organisés pour amener la foule des adultes au temple de Hawarden, dont son fils est chapelain. A

l'office, Gladstone faisait les réponses, et parfois, il lisait l'épître. Il ne souffrait pas de la controverse. A Hawarden, un très grand dame anglaise ayant eu l'imprudence de discuter une opinion du "grand old man", Mme Gladstone (Catherine, comtesse on dit dans l'intimité) lui fit par ce mot impérieux : « On ne discute pas avec le premier ministre. »

— Alors, fit-elle, timidement, vous l'aimez, ce pauvre petit innocent... ce pauvre petit enfant, qui sera aussi du voyage. Elle montrait du regard le bébé qui jouait à quelques pas et qui mettait toute la gravité de son attention à s'essuyer contre le sable de l'allée, avec sa pelote de bois. — Oui, Marcelle, je l'aime. — Comme un père... — Comme un père !... répondit-il sans hésiter. Mais en faisant cette promesse, Jacques de Lanceroy se sentit au cœur une souffrance aiguë, soudaine. Jamais, comme en ce moment, il n'avait vu se dresser entre Marcelle et lui cet étranger... Cet intrus... qui allait au foyer familial voler la place d'un autre... (A continuer.)

Les timbres-poste et la douane américaine. Les Etats-Unis, qui, au point de vue douanier, se sont entourés d'une véritable muraille de Chine viennent de prendre une mesure qui désolera les collectionneurs de timbres-poste : dès maintenant, les timbres étrangers destinés aux collectionneurs sont frappés d'un droit de 25 0/0 de leur valeur marchande. Les destinataires des plis postaux contenant des timbres sont mandés au "Post-Office" ; les paquets sont ouverts en leur présence et les droits perçus après débat contradictoire. Pour dorer la pilule, la Douane, avec ce sens pratique qui caractérise les inventions américaines, a fait aménager des salles spéciales où l'entrée est exclusivement réservée aux collectionneurs. "Foreign stamps collectors only." Chaque local est installé avec tout le confort moderne désirable : on y trouve un coffre-fort pour la garde des timbres, une bibliothèque philatéliques soigneusement tenue à jour en vue des renseignements et des expertises.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Nous avons sous les yeux plusieurs programmes des concerts que donne l'orchestre mexicain. Ils sont plus brillants et mieux choisis que jamais. Aussi le succès ne fait-il que grandir chaque soir. — A ces ensembles s'ajoutent des solos enlevés par des artistes de talent, tels que les exécutions de M. Vesale, par exemple, sur le cornet à piston ; les exercices et les chants de Miss Zelma Rawlston, qui excelle dans les travestis. — C'est cette semaine que commenceront les concours pour le "cake walk". Les prix seront vivement disputés ; la lutte est de nature à attirer la foule des amateurs. — West End. Les soirées de dimanche et d'hier ont été en ne peut plus heureuses pour le West End. Outre les tours de force et d'adresse des japonais Tonkaro et Noma, et les danses lumineuses d'Amata, il y a eu deux brillants concerts, sous la direction de M. Bellstedt. — Nous citerons entr'autres la marche écrite par lui et qu'il a intitulée : Les Tennesseans. — M. Herman Bellstedt est aussi un brillant cornettiste et s'est déjà fait souvent applaudir depuis qu'on a commencé les concerts du West End.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1878.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année : Etude sur Chateaubriand. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1879 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00 l'an ou \$6.00 6 mois ; \$3.00 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris : \$15.00 l'an ou \$7.50 6 mois ; \$3.00 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris : \$3.00 l'an ou \$1.50 6 mois ; \$1.00 4 mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETRES SUR EXPRESS.

une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse. Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour connaître qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique. Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au secrétaire. Le Secrétaire perpétuel, BUA. ROUW, P. O. Box 725.

L'ABEILLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EDITION QUOTIDIENNE, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris : \$12.00 l'an ou \$6.00 6 mois ; \$3.00 3 mois. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris : \$15.00 l'an ou \$7.50 6 mois ; \$3.00 3 mois. EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris : \$3.00 l'an ou \$1.50 6 mois ; \$1.00 4 mois. EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands. Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETRES SUR EXPRESS.